

Comment je travaille dans ma classe



L'IMPRIMERIE dans les écoles de ville

**La lecture au C.P.
dans une école à onze classes
par les techniques de l'imprimerie
à l'École**

On paraît exprimer un lien commun quand on dit que pour apprendre à lire, il faut lire ; et tout de suite, les maîtres traditionnalistes de s'écrier, triomphalement :

— Justement ! et on ne lit pas, dans vos classes d'éducation nouvelle !

C'est que nous ne sommes pas d'accord avec la grande masse des instituteurs sur le sens du mot « lire ». Pour beaucoup, lire, au Cours préparatoire, c'est annoncer deux heures par jour — vous entendez bien : deux heures par jour — des « rata, rôti », « Jojo a lu » et autres « Nini a nié » ou « Néron et Nicodème ». O ! la pilule est dorée, et ce plat si indigeste présenté sous des formes variées et alléchantes !

Deux heures par jour ! Et on s'étonne que tant d'enfants soient réfractaires à la lecture. Et qu'ils ne soient pas intelligents !

Lire, pour nous, c'est non seulement déchiffrer un texte, mais aussi, mais surtout, extraire de ce texte la « substantifique moelle », la pensée qui y est cachée.

Nous persistons, nous, disciples de Freinet, à affirmer que les procédés de lecture analytique, synthétique, analyto-synthétique, présentés dans des livres baptisés méthodes sous des tours de passe-passe, qui ne reposent sur rien de solide, car ils ne s'appuient pas sur la seule pensée ayant le droit de franchir les portes d'une classe de C.P., la pensée enfantine.

Et ce cours préparatoire est, dans une école

de ville, la seule classe où l'on puisse appliquer intégralement les techniques de l'imprimerie à l'École et travailler efficacement. Oh ! ce n'est pas toujours sans mal que l'on arrive à imposer un nouveau point de vue à l'ensemble des maîtres, et les critiques plus ou moins acerbes, les sarcasmes ne sont pas toujours épargnés au novateur. Mais si nous voulons faire du neuf, transformer la vie de nos « écoles casernes », il faut d'abord que nous fassions nos preuves et persistions dans ce que d'aucuns appellent « nos erreurs », nos « emballements », notre « discipline relâchée ». Petit à petit, les sarcastiques se tairont, les indifférents deviendront curieux et, bientôt, les sympathisants oseront nous suivre.

Comment je procède dans ma classe ? J'ai 25 petits gars de 7, 8, 9 ans, enfants retardés, mais dont aucun n'est vraiment anormal, quelques-uns sont même intelligents et fins.

J'ai carte blanche quant à la méthode à employer. Ma tâche est claire : il faut apprendre à lire à ces enfants. Je me suis fixée un autre but : développer au maximum toutes les facultés latentes de ces enfants nerveux, instables, mal portants, mal vêtus, mal chaussés, mal lavés, mal peignés : malheureuses victimes innocentes du capitalisme, de la guerre ou d'une vie familiale désaxée !

La première, la grande difficulté, c'est d'amener ces enfants, si bavards quand ils sont seuls, à parler librement devant moi. Le maître, n'est-ce pas l'étranger, presque l'ennemi ?

Lui confier ses soucis, ses peines, ses joies, les petites et les grandes, non ? Et aussi le fruit de ces observations ? Non. L'enfant préfère se taire, même tout jeune, car, n'est-ce pas, il a déjà passé à la maternelle, au patronage, dans l'autre classe du C.P., où, bien sûr, la maîtresse était bien gentille et racontait de bien jolies histoires, mais elle n'était pas un petit gars comme lui. Il faut gagner la confiance de ces petits, soupçonneux, distants, réservés, froids, étrangers pour tout dire.

Pour y arriver, deux conditions sont indispensables :

1^o Accepter les conversations spontanées, « le bruit » ;

2^o Nous taire, nous, maîtres, laisser les enfants s'exprimer ; mais, peu à peu, canaliser ces conversations vers un sujet commun. C'est une question de patience et d'un peu de doigté, surtout avec une petite communauté de ville, susceptible, nerveuse, volontiers frondeuse, habileuse, ne respectant rien ni personne.

Et on s'aperçoit vite que les histoires du lapin gris ou de la souris blanche, certes, plaisent aux jeunes enfants — et même aux grands — mais qu'elles sont loin de leurs pensées profondes, de leurs soucis. Ces histoires, ils les écoutent volontiers, ils les réclament même, en rient, en pleurent, mais elles ne constituent pas leur vie. N'est-ce pas plutôt leur vie qui se

greffe sur les aventures imagées des héros de ces contes ?

Leur vie ! Le voilà bien le grand mot lâché ! Leur vie ! Il faut qu'ils prennent conscience de leur vie et de la vie de leurs frères dans la misère, tous les enfants des travailleurs de France et du monde. Et la vie de nos enfants des villes n'est pas une vie gaie, poétique, de la douce poésie des champs et des bois. Non ! Les champs, les bois, les vrais bois sauvages, auxquels ils rêvent peut-être parfois, et non nos forêts policées de la région parisienne.

Mon expérience m'a prouvé qu'il faut un bon mois pour capter cette confiance des enfants, et même plus si on n'a aucun élève habitué à s'exprimer librement devant le maître et devant ses camarades. Mais alors, quand ils ont compris, une fois pour toutes, qu'ils peuvent « vider leur sac », les sujets ne manquent pas, les observations judicieuses fusent de partout. On n'a que l'embaras du choix.

Voici, à titre d'exemple, l'aspect de cette première heure de classe au début d'octobre et maintenant à la mi-novembre.

Au début d'octobre, les sujets sont pauvres, et bien peu nombreux.

L'un dira timidement, presque confidentiellement :

- Je suis allé au manège, hier.
- Moi aussi.
- Je suis monté dans un train tamponneur.
- Ça faisait poum ! croc ! à chaque tour.
- Oui.
- Et moi je suis monté sur les avions.
- Et moi...

Tout ceci dit sans feu, en me regardant avec étonnement. Ne vais-je pas intervenir ?

N'allons pas plus loin. La conversation faiblit. Nous n'aurons pas autre chose. Écrivons, sous le titre « Aux manèges » : je suis monté dans un train.

Ce sera notre leçon de lecture du jour. Et lisons-leur, ou racontons-leur les passages de « Sans famille ».

Mais voici mieux : vers le 15 octobre, un lundi matin, nous ne sommes pas encore installés, or me crie de partout :

— Madame, hier j'ai vu la fanfare de Viroflay !

— Oh ! oui, moi aussi ! Je l'ai suivie partout.

- Moi aussi, moi aussi !
- Elle a passé dans toutes les rues !
- Et as-tu vu Monsieur X, avec sa grosse caisse, et Y et son trombone ?

Interrogeons un peu. Il s'agit de la société musicale reconstituée. Laissons-les égrener leurs réflexions si savoureuses et si justes.

J'écris au tableau : « Hier, la fanfare a défilé dans les rues. Nous la suivions en chantant ».

Écrire ce texte — avec quelle peine, pourtant pour quelques-uns — l'illustrer, est accueilli d'enthousiasme.

Maintenant, à la mi-novembre, chaque matin, les enfants glanent sur leur chemin, dans leur vie quotidienne ou dans leurs souvenirs quantité d'observations. Ce sont 5, 6, 10 histoires tous les matins qui nous sont rapportées, les uns avec verve, voire même avec feu, gestes à l'appui, d'autres à mi-voix, d'autres encore en un langage maladroit que je dois presque traduire.

Le choix du texte par les enfants est maintenant une règle bien établie. Quant à mon opinion, elle compte peu !

Voici quelques-unes des histoires racontées : — J'avais mis mon chocolat sur la table. Mireille me l'avait pris, l'avait mis dans sa poche. Je le cherchais partout, mais Mireille ne disait rien, la coquine !

— Je suis allé ramasser du bois pour maman. J'en ai ramené un plein traîneau.

— Moi, j'ai joué avec mon traîneau, hier soir, devant l'école. Je descendais à toute vitesse. Je suis allé jusqu'à la route Nationale. J'ai tourné, vous savez, dans la petite sente, le « chemin vert ». L'agent de la route Nationale m'a vu. Il m'a pris mon traîneau et m'a dit : « Tu viendras le chercher demain ». Mais il me l'a rendu à 7 heures, au commissariat.

- Je t'ai vu.
- Moi aussi.
- Ton traîneau est beau.
- Oh ! oui, j'ai quatre roulements à billes tout neufs. J'ai cloué sur la planche une caisse. Je m'assois dans la caisse. J'ai mis un pare-choc devant. J'avais mon casque de motocycliste.

De toute évidence, le traîneau entraîne tous les suffrages. Un vote rapide à main levée nous le prouve.

Il faut maintenant condenser toute cette causerie en quelques lignes. C'est le plus difficile.

Oui, c'est vrai, on parle ferme, dans ma classe, entre 8 heures et demie et 9 heures, quelquefois plus tard. Et entre parenthèses, je peux noter une petite observation psychologique : chez quelques-uns de ces enfants, déficients, je l'ai dit, mais pas anormaux, la puissance d'attention est si faible, la persévérance si chancelante, l'intérêt si papillotant, qu'ils abandonnent à mi-chemin une conversation qui paraissait les passionner quelques secondes avant.

Rappelons-les. Ils nous reviennent, presque étonnés de nous avoir quittés. Où la misère de leur sort les avait-elle entraînés, une fois de plus ?

Pauvres, pauvres petits enfants ! que je bouscule parfois, et qui pourtant le méritent si peu.

Quels sont les sujets qui condensent le plus les intérêts dominants de mes petits banlieusards ?

1° Tout ce qui est machine, trains, autos, et surtout avions, tanks, canons. N'avons-nous pas illustré un texte sur « les dents de lait » d'une

superbe forteresse volante s'élançant à la conquête du ciel ?

2^o La vie familiale, les animaux, les voyages, les vacances.

3^o Le rythme des saisons. A noter que je n'ai eu encore aucune histoire spontanée sur l'automne et la chute des feuilles.

Quelle est la pudeur profonde qui a toujours retenu mes petits à me parler de leurs misères : misères du vêtement, de la nourriture ? Rarement, ces sujets sont spontanément évoqués, encore plus rarement choisis. Il faut les suggérer, les imposer, même. J'ai remarqué qu'ils sont traités honnêtement, avec un grand souci de vérité. Les inexactitudes viennent plus d'erreurs d'interprétations que de mensonges volontaires.

Donc, les enfants parlent, s'expriment volontairement, librement. J'ai pris l'habitude de noter, en style télégraphique, l'essentiel des conversations sur un cahier. C'est une mine inépuisable de documents dont aucun maître habitué aux méthodes nouvelles d'éducation ne contestera l'intérêt

(A suivre)

Mme CASSY, Versailles.